

vraie épouse du père mais sa concubine. Car tu sais que nous autres, avant d'être instruits par vous, nous nous mariions avec beaucoup de femmes, et ce sont les Buganda les plus mauvais qui ont eu et qui ont encore le plus de concubines. Or, il n'est pas juste qu'un homme qui a un enfant, et dont toute la paternité consiste à avoir vécu, souvent de force, avec une concubine, ait droit de l'enlever à la mère qui l'a nourri et à la religion qui l'a engendré par le baptême. D'ailleurs, moi je ne baptise personne ; moi-même j'ai été baptisé. Ce sont les prêtres qui baptisent : ce sont eux avec qui tu dois traiter du sort de ces enfants.

WILSON. — Quelle bêtise dis-tu là ! Les Basaserdoti ! (prêtres) mais ce sont des étrangers ici. De qui ont-il reçu le droit de s'immiscer dans la politique du Buganda ? Et se tournant vers Mwangya : « Kabaka ! Est-ce toi qui leur as donné ce droit ? »

MGWANYA. — Non.

WILSON. — Eh bien alors ! pourquoi toi, Mgwanya, viens-tu me parler des Basaserdoti ? D'ailleurs, M. Berkeley ne vous a-t-il pas formellement interdit de parler religion ici ? Tu es Mganda, parle donc en Mganda.

MWANYA. — *étendant son bras.* — L'affaire en question est comme mon bras. Depuis le poignet jusqu'à l'épaule, c'est une question politique qui est de mon ressort ; mais depuis le poignet jusqu'au bout des doigts, c'est une question religieuse que je ne puis traiter.

WILSON. — *contrefaisant l'inspiré.* — Mgwanya ! en pensant à ces enfants bapaisés, je rêve. Sais-tu ce que je rêve ? Je vois des torrents de sang qui inondent les grand'routes du Buganda.

MGWANYA. — Est-ce de mon sang que tu veux parler ? Mais alors, comment le sang d'un pauvre homme comme moi peut-il devenir un torrent ?

WILSON. — Ce n'est pas ton sang seulement que je vois, c'est aussi le mien. (Capitaine Williams avait autrefois fait la même allusion quand un jour il dit à Mgwanya : « Si je ne te tue pas, je serai tué par toi. »)

LE ROI. — Si vous voulez vous battre tous les deux, vous ferez bien de vous éloigner de ma capitale. Que les torrents de votre sang coulent dans les prairies et non dans les grandes rues de Mengo.

WILSON. — Mgwanya, je te donne deux jours pour réfléchir. En attendant, garde le secret sur tout cela, et surtout n'en parle pas aux Basaserdoti.